

Les parents élevés par les enfants

Autor(en): **Michaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische pädagogische Zeitschrift**

Band (Jahr): **4 (1894)**

Heft 1

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-789263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Parents élevés par les Enfants. ¹⁾

Les questions d'éducation sont plus que jamais à l'ordre du jour. Cela se comprend : car, depuis que chaque individu est électeur et dépositaire partiel du pouvoir souverain, nous devons, pour sauvegarder nos intérêts sociaux, faire tout notre possible pour que chaque enfant, chaque futur électeur, soit le plus instruit et le mieux élevé qu'il se pourra. De là l'attrait, si grand de nos jours, pour tout ce qui touche à la pédagogie et au progrès de la jeunesse.

Les questions pédagogiques sont si vastes, si compliquées, qu'elles forment tout un monde, monde non pas confus en lui-même — car rien n'est confus en soi, — mais encore confus par rapport à nous et pour nous, dont les procédés et les points de vue sont si nombreux et si différents. Il en est une parmi elles qui d'ordinaire est assez peu aperçue ; car vous avouerez que, si l'on parle souvent de l'éducation des enfants par les parents, on parle rarement de l'éducation des parents par les enfants. C'est précisément de cette question que je désire vous entretenir.

I.

N'allez pas supposer que je veuille plaisanter et faire allusion à ces enfants émancipés trop tôt, qui s'érigent déjà en maîtres de la maison, en rois, pour ne pas dire en tyrans de la famille ; qui, du haut de leur jeune insolence, dictent leurs caprices ou plutôt leurs ordres ; qui disent d'abord : „je voudrais“, puis quelques minutes après, „je veux“ ; qui cajolent, ou qui pleurent, ou qui ragent, et qui finalement font passer leurs parents, leur mère surtout, par toutes les fantaisies de leur imagination déjà aussi impérieuse qu'encore déréglée.

Vous les connaissez certainement, ces petits jeunes gens, ces petites fillettes : adorés ou redoutés de leurs parents, qui ne devraient ni les

¹⁾ Conférence faite à Berne le 10 novembre 1893.

adorer ni les redouter, mais simplement les aimer tendrement et les diriger fermement, ils mènent les auteurs de leurs jours, comme on dit vulgairement, par le bout du nez. Rien de plus ridicule et de plus triste que cette abdication coupable des parents et que cette usurpation plus coupable encore des enfants. Il y aurait là matière à de longs discours, dans lesquels l'esprit pourrait le disputer à l'indignation. Mais ce n'est pas par ce côté que je veux envisager cette question.

Je veux montrer que l'éducation n'est jamais finie, excepté pour les sots qui croient n'avoir plus ni à profiter de quoi que ce soit, ni à progresser sous aucun rapport. Je veux montrer que les gens d'esprit et de bon sens continuent leur éducation toute leur vie; qu'ils se laissent instruire et élever, c'est-à-dire améliorer, par les moindres événements; qu'ils profitent, à défaut d'autre lumière, même des humbles vers luisants qui indiquent le fossé où l'on pourrait choir. Je veux montrer que, dans la foule des êtres modestes qui contribuent à leur être utiles, il faut surtout distinguer les enfants, qui, sans le savoir et sans le vouloir, remplissent une mission bienfaisante, même à l'égard de ceux qui les dirigent.

On discute beaucoup, de nos jours, ce que deviendront les jeunes générations actuelles et quelle sera l'humanité de demain. L'humanité de demain sera ce que nous la ferons nous-mêmes, si nous savons voir, comprendre, vouloir et agir. Sans doute demain appartient aux hommes de demain; mais remarquez que les hommes de demain dépendent, pour le moment, des hommes d'aujourd'hui, et que ceux-ci peuvent, s'ils savent être à la hauteur de la situation, leur imprimer une direction à peu près irrésistible. Mais pour cela, il faudrait que les parents fussent tout entiers à leurs devoirs domestiques, et qu'ils ne négligeassent aucune des forces, aucune des ressources, aucun des moyens d'action, qui les entourent. Vous me direz que notre état social rend singulièrement difficile l'entier accomplissement des devoirs de famille. C'est vrai. Mais la faute n'en est-elle pas aux parents, qui se plient trop facilement aux conséquences de la vie artificielle et mondaine à laquelle ils cèdent sans lutter? Ah! s'ils avaient assez de force d'âme et de caractère pour regarder en face leurs devoirs de parents, pour être pères avant tout et mères avant tout, pour se convaincre que les qualités morales qu'ils peuvent inculquer à leurs enfants valent mille fois mieux que les écus qu'ils peuvent leur laisser et que ceux-ci dissipent si souvent en un jour! Pauvres parents, qui croient faire une grande œuvre, parce qu'ils transmettront soigneusement une grande fortune à de petits misérables! Ne vaudrait-il pas mieux leur laisser moins d'or et plus de vertus, moins de

besoins et plus de bons exemples, plus de ces trésors spirituels que les vers ne rongent pas et que les voleurs ne dérobent pas? Ce qu'il faudrait, c'est la réglementation de la vie des parents par leurs devoirs, et non pas la subordination de leurs devoirs au genre de vie qui leur plaît, subordination qui équivaut la plupart du temps, avouons-le, à une suppression dissimulée. Les parents dont je parle veulent s'amuser, voilà l'essentiel pour eux; or, pour s'amuser, ils doivent négliger leurs enfants; donc tant pis pour les enfants; ceux-ci seront sacrifiés aux plaisirs de leurs parents égoïstes, qui, dans ce cas, ne sont plus des parents, mais, disons le mot, des démolisseurs inconscients de la famille.

Oui, l'éducation est une évolution, un passage d'un niveau inférieur de vie à un niveau supérieur. Cette évolution, ce passage ne peut évidemment se faire que sous l'influence d'une personnalité plus grande que celle de l'enfant, personnalité qui doit développer la vie en lui. Or cette personnalité supérieure doit être, d'après l'ordre même de la nature, celle du père et celle de la mère. Donc, si les parents ont conscience de leur dignité, ils doivent avant tout s'efforcer d'acquérir cette supériorité nécessaire; et c'est dans ces efforts qu'ils font pour perfectionner leurs enfants, qu'ils réussissent peut-être davantage encore à se perfectionner eux-mêmes. Par le mariage, l'homme et la femme doublent leur propre responsabilité; par la paternité et la maternité, ils la triplent ou la quadruplent. De là certainement la supériorité morale de la vie de famille, du moins en général, sur la vie célibataire. C'est un point que la statistique établit d'une manière péremptoire.

M. le Dr. Guillaume a bien voulu mettre à ma disposition quelques-uns des renseignements qu'il accumule et qu'il classe avec un art admirable dans sa superbe Statistique de la Suisse. Consultons d'abord, la Statistique pénitentiaire. D'après l'Effectif des condamnés du 1^{er} janvier 1892, il y avait dans les prisons de la Suisse 2201 condamnés, dont 1675 n'ayant pas de famille, ou ayant une famille incomplète, tels que les veufs et les divorcés,¹⁾ et seulement 526 mariés; et encore faut-il remarquer que, sur ces 526 mariés, 144 n'avaient pas d'enfant; en sorte que, sur 2201 condamnés, on n'en

¹⁾ Ces 1675 condamnés se répartissent ainsi:

célibataires	1324
séparés	40
veufs	178
divorcés... ..	130
inconnus	3

comptait que 382 mariés et ayant des enfants. Il faut ajouter, de plus, que, parmi les condamnés mariés et ayant des enfants, les plus nombreux étaient ceux qui avaient le moins d'enfants; ainsi, il y avait 99 condamnés n'ayant qu'un enfant, 72 en ayant 2, 67 en ayant 3, 42 en ayant 4, 31 en ayant 5, 23 en ayant 6, 18 en ayant 7, 8 en ayant 8, 5 en ayant 9, et 2 en ayant 10. En somme, dans les prisons de la Suisse en 1892 on comptait 60 % de détenus célibataires et seulement 27 % de mariés.

Et maintenant, si l'on compare le chiffre des célibataires, des mariés, des veufs et des divorcés dans le monde des prisons et dans la société non emprisonnée ou honnête, on voit qu'il y a plus de célibataires dans les prisons que dans la société honnête (60 % contre 40 %); que, par contre, il y a moins de gens mariés dans les prisons que dans la société honnête (27 % contre 48 %); que le veuvage, où l'influence de la famille a existé, compte plus d'honnêtes gens que de malhonnêtes (9 % contre 6 %); enfin, que le milieu des disputes domestiques, où se produit le divorce, favorise l'immoralité, puisqu'il fournit aux prisons 7 %, tandis qu'à la société honnête il ne fournit pas même le 1 %, mais seulement 0,6 %.

On peut consulter sur ce point le tableau mathématiquement dressé, d'après les derniers recensements, par M. Lamblet, secrétaire au bureau fédéral de statistique. D'où la conclusion évidente, palpable, est que la vie de famille favorise et fortifie la moralité.

Ce point de vue général une fois établi, on comprendra facilement que la moralité qui résulte de la vie de famille se réfléchit non seulement des parents sur les enfants, mais aussi des enfants sur les parents. On a même prétendu que „les enfants peuvent donner plus de leçons et de meilleures qu'ils n'en reçoivent.“ Supposons — puisque nous sommes les parents et que cette assertion n'est pas très flatteuse pour nous, — qu'elle n'est pas parfaitement exacte; toute défalcation faite, elle reste encore assez vraie pour nous faire sérieusement réfléchir. Goethe a dit que c'est Dieu qui nous donne les noix, mais que ce n'est pas lui qui les casse. Le grand casse-noix, sans doute, c'est la vie même, c'est l'expérience des choses et des hommes, c'est l'engrenage des événements. Mais, pour les enfants, qui n'ont pas encore d'expérience et qui pourtant ont déjà besoin de manger des noix, ne sont-ce pas les parents qui les leur cassent et qui les aident même à les manger? Casser une noix pour son enfant, et, en la lui donnant cassée et pelée, en manger la moitié ou le quart, c'est-à-dire briser l'enveloppe des leçons de morale et d'éducation, et, en les donnant, en conserver une partie pour soi, voilà

bien le rôle éducateur des parents vis-à-vis des enfants et aussi, occasionnellement, des enfants vis-à-vis des parents.

Je m'explique.

Dans la famille, l'enfant vit à découvert et se laisse aller à toute sa spontanéité. Les parents, qui savent tant soit peu observer et voir, se reconnaissent eux-mêmes dans l'âme de leur enfant comme dans un miroir. Tel défaut de l'enfant, ils l'avaient lorsqu'ils étaient enfants, et peut-être même l'ont-ils toujours. De plus, ils se souviennent de ce que ce défaut leur a coûté et de ce qu'il leur coûte peut-être encore. Dès lors, pour peu qu'ils aient de cœur, ne voudront-ils pas épargner à leur enfant la dure rançon que la vie prélève sur les défauts et sur les fautes? „Faire retour sur soi-même, a dit M. Lavissee, de l'Académie française, redevenir tout petit, se suivre dans le chemin de la vie, retrouver les endroits des faux pas et des chutes; puis, en même temps qu'on se souvient de soi, essayer de prévoir son enfant, et, par avance, le conduire, c'est très naturel, très simple, mais comme c'est beau, comme c'est grand! C'est par cette opération répétée depuis les origines que l'humanité s'est élevée peu à peu, des incertaines misères du début, aux conceptions élevées de la morale et du devoir. Seule, la famille peut donner cette éducation de tous les instants, personnelle, individuelle et que l'enfant reçoit comme il respire.“ Autant le jeune père de famille, qui vit pour sa femme et pour ses enfants, est supérieur en gravité et en dévouement au jeune homme qui ne vit que pour lui-même, autant et plus encore la jeune mère, vraiment mère, est-elle supérieure à la simple jeune fille. Dans l'amour des parents pour les enfants, comme dans toutes les affections humaines, il y a deux degrés: l'un, inférieur, passif, irréfléchi, la passion; l'autre, supérieur, principe actif, éclairé, judicieux, l'amour vrai. La passion ne fait ou ne fait faire que des sottises; l'amour vrai est sagace et trouve la vérité, par le sentiment suprême de ce qui est le bien pour l'être cher. C'est que la passion ne cherche qu'elle-même et son propre contentement, tandis que l'amour vrai s'abstrait de lui-même et ne fait son bonheur que du bonheur d'autrui. Ainsi la mère vraiment aimante objective ses tendances et les apprécie selon l'intérêt de son enfant, tandis que la mère passionnée rapporte à elle-même les tendances de cet enfant et les modifie selon son goût à elle.

Donc le point important, c'est que les parents ne se laissent entraîner ni par une passion aveugle pour leurs enfants, ni par un égoïsme non moins aveugle pour eux-mêmes, mais qu'ils veuillent sincèrement, intelligemment, énergiquement, faire tout leur possible pour élever raisonnablement leurs enfants et pour en faire des hommes d'honneur, de conscience,

de cœur et de bon sens. Ce point une fois admis par eux, cette résolution une fois prise, tout le reste en découlera comme de sa source, naturellement et limpide. Voici comment; entrons dans les détails, et saisissons en quelque sorte la vérité sur le fait.

II.

Suivons l'enfant pas à pas. Il ne sait pas encore lire, mais il veut qu'on lui raconte des histoires; ou bien il sait lire, mais il est malade, il ne peut pas lire lui-même; il faut alors qu'on lui lise ce qui lui fera plaisir. Or ce qui lui fait plaisir, ce sont les historiettes qu'on appelait autrefois: La morale en action. Et voilà la mère, voilà le père lui-même, qui, à tour de rôle, lisent de leur mieux ces petits drames, ces petites aventures émouvantes, où la leçon est si bien dissimulée et pourtant si claire. Plus l'enfant est intéressé, captivé, plus les parents prennent plaisir à ces lectures enfantines qu'ils n'eussent jamais faites en toute autre occasion. C'est ainsi qu'ils redeviennent petits, simples, naïfs; qu'ils retournent aux notions élémentaires et nécessaires des choses, aux principes de la morale et de la vie pratique, à ces vérités salutaires qu'on oublie trop souvent dans les complications et les grands problèmes de la vie. Que de plaisir pour l'enfant distrait et charmé, et surtout que de profit moral pour les parents qui sont revenus un instant aux sources pures de la vie!

L'enfant a grandi; il est à cet âge où, sans comprendre tout ce qu'on dit, il devine déjà une partie de ce qu'on ne dit pas; où les réticences et les œillades des parents entre eux sont déjà perçues par lui, et où il en suppose même plus long qu'on ne pense. A ce même âge, l'enfant est bavard; il répète en perroquet tout ce qu'il a entendu; c'est l'enfant terrible. Donc voilà les parents mis dans la nécessité de surveiller leurs discours, leurs regards, leur physionomie même, d'être discrets, circonspects, prudents. Cette nécessité n'est-elle pas pour eux la meilleure des leçons? N'est-ce pas littéralement ce que j'ai dit: l'éducation des parents par les enfants?

Continuons. L'enfant va à l'école. Un jour, il rentre à la maison en pleurant: il a été grondé parce qu'il s'est présenté à l'école avec des mains sales, un visage barbouillé, des oreilles d'un jaune grisâtre, des cheveux en désordre, une tête crasseuse et même habitée, des vêtements déchirés, déguenillés, crottés, etc. Le maître ou la maîtresse lui a dit qu'on le renverrait impitoyablement de l'école, s'il y revenait encore une seule fois malpropre. Dès lors, voilà la mère obligée de soigner son enfant. Quand elle était jeune fille, elle était par coquetterie assez bien

vêtue : elle cherchait un mari. Une fois mariée, à quoi bon ? Aussi s'est-elle négligée et a-t-elle négligé son entourage ; elle a oublié la propreté. Heureusement son enfant la lui apprend de nouveau ; et cette leçon de propreté qu'elle reçoit, est en même temps une leçon d'ordre et d'économie : car, pour que l'enfant ait des vêtements propres, il faut qu'elle économise soit de l'argent pour en acheter, soit du temps pour les laver et les raccommoder ; donc il faut qu'elle devienne elle-même ordonnée et propre. Et de la nécessité de la propreté matérielle à la nécessité de la propreté morale, il n'y a qu'un pas. Peut-être cette mère est-elle sauvée du désordre, précisément par l'obligation où elle est d'envoyer son enfant convenable à l'école, et dans un accoutrement qui n'humilie pas trop son amour-propre maternel.

C'est ici qu'il faut noter l'influence bienfaisante des caisses d'épargne scolaires, qui ont effectivement un but éducatif plus encore qu'un but économique. J'entre dans ces détails, parce qu'il en est de l'éducation solide comme de la vie : elle n'est guère composée que de petites choses, comme le temps n'est composé que d'instant à peine saisissables. Les caisses d'épargne scolaires apprennent à l'enfant non seulement l'économie, mais encore la prévoyance : et elles font plus que les leur apprendre, elles les leur font aimer, en ce sens que l'enfant, en palpant ses économies et en songeant au plaisir qu'il éprouvera d'en disposer un jour à son gré, est heureux à l'avance et aime cette économie et cette prévoyance. Mais là ne s'arrête pas le bienfait des caisses d'épargne scolaires ; elles ont aussi un résultat éducatif sur les parents, en ce sens qu'au fond elles apprennent aux parents à donner eux-mêmes à leurs enfants les centimes que ceux-ci sont censés épargner ; elles forcent donc aussi les parents à économiser, à aimer cette économie et cette générosité qui leur permet de faire plaisir à leurs enfants à si bon compte. On pourrait citer tel père de famille, ivrogne, qui a rompu avec l'ivrognerie, précisément pour économiser et donner à ses enfants de quoi verser à la caisse d'épargne. Autre cas. Lorsque l'enfant, apprenant que sa famille est dans le besoin, retire de la caisse d'épargne son argent, cet argent qu'il a économisé avec tant de soin, et lorsqu'il le donne à ses parents pour faire face à leur misère, vous pensez bien que ceux-ci, témoins de cette générosité, sont profondément émus et disposés, à leur tour, à faire, eux aussi, des sacrifices pour mieux remplir leurs devoirs.

Voici maintenant l'enfant au progymnase ou au gymnase. Il se croit déjà un petit homme, peut-être même un petit bourgeois et un petit aristocrate, faisant sonner avec affectation la particule ou les titres de ses parents : car on peut dire de la vanité plus encore que de la valeur

qu'elle n'attend pas le nombre des années. Les parents, s'ils sont perspicaces, ne tardent pas à s'apercevoir de cette tendance de leur fils ou de leur fille à l'orgueil, à la fierté arrogante et dédaigneuse; et s'ils sont intelligents, ils comprennent qu'il faut réprimer cette tendance dès qu'elle se montre. Mais, d'autre part, ne sont-ce pas les parents qui sont les premiers coupables de ce défaut et de ce ridicule, par les conversations hautaines qu'ils se sont permises devant leur enfant? Certainement. Donc c'est à eux à donner maintenant l'exemple de la modestie, à faire comprendre à leur enfant que la vraie noblesse n'est pas celle du sang, ni celle du titre, mais celle de l'âme, de l'esprit, du cœur; que la vraie distinction n'est pas toujours celle des dehors et de la pose, mais surtout celle des pensées, des sentiments, de la conduite, qui vaut mieux encore que la tenue. Ce n'est pas qu'il faille dédaigner les avantages de l'élégance extérieure, non certes; mais outre que l'élégance extérieure n'est le privilège d'aucune classe sociale (si tant est qu'il y ait encore des classes sociales), elle n'est pas tout; et elle est en tout cas surpassée par l'élégance intérieure de l'âme, par cette noblesse des idées et du caractère, qui heureusement n'a rien à faire avec ce qu'on appelle le chic des vêtements, le chic du langage, le chic des manières et des attitudes. Il y a un proverbe qui dit que, lorsqu'on commence à exagérer la valeur des choses extérieures, c'est que la valeur de l'intérieur diminue.

Autre cas. Au lieu de tourner à l'orgueil, l'enfant tourne-t-il au romanesque, que vont faire les parents? L'abandonner au dévergondage de son imagination, ce serait cruauté de leur part, surtout si eux-mêmes comprennent tout ce que le romanesque renferme de périlleux non seulement pour la jeunesse, mais pour toute la vie. Non, ils ne le laisseront pas se dévoyer dans la fantaisie; ils lui feront, au contraire, l'éloge du bon sens; s'ils se sont permis quelquefois dans leurs conversations de lâcher la bride à l'exagération et de faire de l'esprit au détriment de la justesse des idées, ils répareront désormais ce tort par une réserve scrupuleuse, par une minutieuse surveillance d'eux-mêmes, par une correction impeccable et une sagesse irréprochable. Or, je vous le demande, ces efforts qu'ils feront sur eux-mêmes pendant des mois, pendant des années peut-être, pour mettre de la pondération dans les jugements et de l'équilibre dans les actes de leur enfant, ne seront-ils pas, pour eux, une seconde éducation, plus sérieuse et plus profonde que la première?

Supposons, au contraire, que l'enfant se laisse aller au terre à terre dans ses appréciations des hommes et des choses, à ce qu'on appelle l'utilitarisme et le réalisme, qui ne sont souvent que des expressions polies pour désigner ce qu'il y a de plus vulgaire, de plus matériel et

de plus grossier. Un jeune homme qui, à quinze ou seize ans, vit dans cette platitude de goûts et de sentiments; qui, en entrant dans le monde et dans la société, n'en aperçoit que les côtés vils et s'y résigne, et qui prend déjà ses mesures pour bien s'établir sur ce terrain des intérêts mesquins et des appétits brutaux, un tel jeune homme, dis-je, sera évidemment plus tard un affreux avare, un cœur sordide, incapable de tout acte généreux. Les parents, fussent-ils cupides eux-mêmes et communs, rougiront à la vue de cette bassesse d'âme par trop précoce; et pour ne pas compromettre leur propre réputation, pour sauver les apparences, du moins en ce qui les concerne, ils parleront à leur enfant d'idéal, ils lui montreront la beauté de l'abnégation, ils lui feront ressortir la sublimité du désintéressement et du dévouement; peut-être liront-ils ensemble la vie des héros de l'humanité, pour donner à leurs leçons un accent plus ferme et plus éloquent. Or, on ne fait pas impunément l'éloge du beau et du bien, on devient meilleur à leur contact, on se convertit et on s'idéalise soi-même en convertissant et en idéalisant autrui. Et remarquez encore que plus on aime la personne à laquelle on veut être utile, plus les efforts que l'on fait sont sincères et profonds. Et comme il s'agit ici de son propre enfant, il est clair qu'on mettra toute son âme à sentir réellement soi-même ce qu'on veut qu'il sente à son tour.

D'autres fois, il s'agit d'un enfant paresseux. On a pensé d'abord que cette paresse disparaîtrait avec le temps, et que l'âge avec la raison en viendrait à bout. Mais pas du tout. Cette paresse ne fait que croître et finalement les parents sont inquiets. Ils ont beau glorifier dans leurs discours l'activité et le travail; rien ne touche leur fils paresseux qui reste immobile, inerte et comme bloqué dans sa torpeur. Ils n'ont plus qu'une ressource: c'est de joindre les exemples aux paroles, c'est de rendre eux-mêmes leur vie plus occupée et plus laborieuse, c'est de l'associer à leurs propres travaux ou de s'associer eux-mêmes à ses travaux. Ce dernier point est délicat. Plusieurs parents, plusieurs mères surtout, dépassent quelquefois la mesure, non plus en aidant l'enfant et en le soutenant dans son travail, mais en faisant ses travaux à sa place, ce qui est absolument mal: car, au lieu d'apprendre à l'enfant à travailler, on lui apprend à ne pas travailler, on le dispense de sa tâche, on le rend encore plus paresseux qu'auparavant. Laissez-moi vous lire à ce sujet une page d'une simplicité ravissante de M. Lavis:se:

„Il y a vingt et quelques années, je priai le proviseur du lycée Henri IV de me confier l'enseignement de la géographie dans la classe de sixième. Je n'avais jamais eu de tout jeunes élèves et je voulais connaître ce plaisir. Je trouvai là un grand nombre d'externes, qui arri-

vaient en classe, la mine éveillée, bien propres et pomponnés par la main maternelle.

„Un jour, un d'eux m'apporte comme devoir un chef-d'œuvre. C'était une carte, où les montagnes étaient figurées par des chenilles onduleuses, les rivières, par des lignes à l'encre bleue, minces à la source, et qui allaient grossissant jusqu'à l'embouchure; et, du littoral, s'avavançait, vers la haute mer, une ombre savamment dégradée. Emerveillé, mais méfiant, je fis venir près de moi l'auteur et lui demandai: „C'est vous qui avez fait cette carte?“ Il me répondit, comme la chose du monde la plus naturelle: „Mais non, monsieur, c'est maman!“

„Alors commença entre lui et moi un long dialogue. Je l'amenai à comprendre que la carte est un exercice prescrit par le maître à l'élève pour que celui-ci apprenne la place des montagnes, des rivières, des mers, des pays et des villes; que nous avons, lui et moi, un devoir: moi, le devoir d'enseigner la géographie, et lui, le devoir de l'apprendre; que sa mère, enfin, en faisant la carte, nous avait, à tous les deux, dans la meilleure intention du monde, joué quelque chose comme un petit tour. Il en convint de très bonne grâce.

„Je le gardai auprès de moi pendant que j'examinais les cartes des autres élèves. J'en remarquai une qui n'était pas belle, pas belle du tout; les montagnes, semblables à des chenilles aussi, mais au poil rare et hirsute, hésitaient dans leur direction; les fleuves prenaient un faux point de départ, s'en repentaient, en essayaient un autre; le littoral, après avoir risqué des pointes aventureuses dans la mer, était ramené par des ratures. L'aspect général était désobligeant, mais l'auteur évidemment s'était fort appliqué. Je l'appelai auprès de moi; il arrive un peu troublé, et, tout de suite, avant que j'eusse ouvert la bouche: „Monsieur, ce n'est pas ma faute, je n'ai pas eu le temps de recommencer ma carte.“ Il croyait que j'allais le gronder. Je l'interrogeai sur la source des fleuves et leur direction: il me répondit fort bien. Son camarade, questionné à son tour, répondit très mal; il n'avait pas, lui, cherché, manqué, cherché encore, et à peu près trouvé, un point de départ, un cours, un point d'arrivée. Sa mère savait peut-être sa leçon de géographie; lui, il ne la savait pas.

„Ce n'était pas fini. Je plaçai les deux cartes, le chef-d'œuvre et le *brouillamini*, l'un près de l'autre. Au dernier, je donnai, après avoir encore une fois loué l'effort, une bonne note. Puis, je demandai au camarade quelle note il croyait que je dusse donner à sa carte. Il me répondit par une petite moue et par le balancement de tout le corps. „Mais, lui dis-je, c'est bien simple; je n'ai pas le droit de donner une note à

madame votre mère. Quand vous m'apporterez une carte de vous, nous verrons." Ce fut entendu; mais je le priai encore d'examiner ce cas de conscience: „Si je vous avais donné une note meilleure qu'à votre camarade, j'aurais commis une injustice, n'est-ce pas? — Oui, monsieur. — Est-ce que c'est moi qui aurais été coupable de l'injustice?" En même temps j'écrivis sur son cahier de correspondance: „N'a pas fait sa carte." Il sourit de la petite malice. J'aurais bien voulu entendre la conversation qu'il eut avec sa mère en rentrant; mais cette leçon de morale, à propos d'une carte, ne fut pas perdue pour lui. Dans la suite, il fit toujours ses cartes lui-même. C'était visible à l'œil nu.

Donc que la peur d'un mal ne nous conduise pas dans un pire. Travaillons avec nos enfants, mais surtout faisons-les travailler avec nous; soyons nous-mêmes laborieux, non pour les dispenser de l'être, mais pour les rendre laborieux comme nous.

S'agit-il maintenant d'un enfant laborieux, mais qui n'a pas de succès, et qui, se voyant toujours au milieu ou à la fin de sa classe, finit par se décourager? C'est aux parents à lui répéter que le travail vaut mieux que le succès; qu'on a vu souvent s'étioler rapidement des jeunes gens de talent, qui, gâtés par des succès trop faciles, ont vite perdu l'habitude du travail, tandis que leurs camarades, moins bien doués, mais plus laborieux et plus opiniâtres, ont fini par les dépasser et par leur être supérieurs. C'est aux parents à bien faire comprendre à leur enfant, lorsqu'il a trop d'émulation et trop d'ambition, qu'il y a une mauvaise émulation et une mauvaise ambition dont il faut bien se garder, émulation et ambition bien faciles à reconnaître. Par exemple, lorsqu'un enfant aime mieux la première place avec une composition médiocre que la seconde avec une bonne composition, soyez sûrs qu'il obéit à un sentiment malsain: car le devoir, ce n'est pas de mieux faire que les autres, mais de bien faire. Il n'est pas donné à tout le monde de faire mieux que tout le monde, mais il est donné à tout le monde de bien faire. Il ne faut pas toujours avoir les yeux fixés sur ses camarades pour se comparer à eux; il faut, dit encore M. Lavissee, regarder en soi-même, se comparer avec soi, et s'efforcer de valoir chaque jour un peu plus qu'on ne valait la veille. L'émulation avec soi-même, voilà la vraie.

L'important ce n'est donc pas de monter au premier rang, mais de s'élever peu à peu au-dessus de soi-même. D'ailleurs la mauvaise émulation porte en elle son châtiment; elle fait souffrir ceux qu'elle hante; elle assombrit même l'enfance, et plus tard elle empoisonne la vie. L'autre émulation met la paix dans le cœur; elle produit le légitime contentement de soi et prépare à goûter, dans les années qui suivront, le bien

suprême, le seul qui soit certain, le seul qui ne dépende que de nous : la tranquillité de la conscience. Je suppose deux jeunes gens, dont l'un soit occupé toujours de son rang dans sa classe, l'autre désireux seulement de bien faire, en progressant chaque jour. Le premier est inquiet, troublé, anxieux dans la lutte ; sur son front tombe le voile des tristesses précoces, et, si l'on cherchait dans les replis de sa jeune âme, ne trouverait-on pas quelque sentiment qui n'est pas bon ? L'autre reste un enfant, un bon enfant joyeux, qui déjà pratique la grande règle : „Fais ce que dois, advienne que pourra.“ Celui-ci est le meilleur, il est aussi le plus heureux.

Voilà ce que des parents sensés diront sans cesse à leur enfant. Or, à force de le lui répéter, ne croyez-vous pas qu'ils finissent par en être persuadés pour leur propre compte ? Oui, certes, les bons conseils sont contagieux, et la vérité qui sort du cœur de l'apôtre pour toucher autrui y rentre plus forte et plus vivifiante, avec des attrails nouveaux et des germes plus féconds.

Que de parents qui sans leurs enfants n'auraient été que des individualités égoïstes, enfoncées dans leurs jouissances et leurs défauts ; tandis que l'amour de leurs enfants et la préoccupation de leur éducation les mettent dans l'heureuse nécessité de s'abstraire de leur moi et de se corriger de leurs défauts, pour rendre leurs enfants moins imparfaits et plus heureux qu'ils ne l'ont été eux-mêmes.

Permettez-moi de vous citer encore quelques cas, malheureusement trop fréquents, dans lesquels les parents sont forcés, par les intérêts de leurs enfants, de se surveiller eux-mêmes, de s'amender et de mettre leur conduite à l'abri de tout reproche. Je suppose un père adonné à la boisson. Il s'aperçoit que son fils a le même instinct. Que va-t-il faire pour le sauver ? Devenir sobre lui-même. C'est le seul remède efficace. Tel autre père est sombre, mélancolique, abattu, hypocondre. Il s'aperçoit qu'il rend malheureux ses enfants par sa tristesse et par ses humeurs noires, et que ceux-ci peu à peu tournent au pessimisme, au découragement. Jeunes et fraîches existences qui vont être, hélas ! empoisonnées, et par celui-là même qui leur a donné le jour ! Evidemment, si ce père est clairvoyant et aimant, il n'hésitera pas à faire tout au monde pour se guérir de ses sombres dispositions, pour se donner un visage serein, une physionomie riante, pour égayer ses chers enfants, et pour leur faire sentir que la vie est bonne, en étant bon lui-même.

Supposons encore un jeune homme indécis, irrésolu, dégoûté de tout avant d'avoir touché à rien, méfiant des meilleures choses, sceptique envers et contre tout. Il est de ces jeunes gens. Un observateur a même écrit

dernièrement que „la jeunesse actuelle et marquée d'un trait commun qui révèle le vice secret des principes qui l'ont formée: l'incertitude.“¹⁾ D'où viennent cette incertitude et ce scepticisme? En partie des éducateurs, qui ont des principes divers et des méthodes confuses, et qui, se contredisant les uns les autres, ne produisent que le doute dans l'esprit ahuri de leurs élèves. En partie, aussi, des parents, qui souvent se détestent, se combattent, se donnent le démenti à qui mieux mieux, et cela même en présence de leurs enfants, qui dès lors ne savent plus ni en qui ni en quoi avoir confiance. „La femme est ignorante ou trop savante, quand il suffirait qu'elle fût instruite; le mari est sceptique quand elle est dévote, il est pratique quand elle est romanesque; il brûle ce qu'elle adore, et elle adore ce qu'il brûle. Les anneaux se choquent partout, ils ne s'enchaînent nulle part.“²⁾ Vie de malentendus et de conflits, de va-et-vient fiévreux, de raccommodements mal plaqués, de colères mal apaisées! Et les enfants qui vivent dans un tel milieu, comment ne seraient-ils pas de nature inquiète, de tempérament irrésolu, de caractère sceptique, étiolés non par leur propre expérience, mais par celle de leurs malheureux parents? Si les parents se rendent compte de cette situation et du triste rôle qu'ils jouent vis-à-vis de leurs enfants, comment ne s'efforceront-ils pas d'y remédier, en mettant fin à leurs discordes, en cherchant à établir entre eux cette union qui est la force, cette unité qui est la vie? Ici encore la paternité et la maternité imposent des devoirs, auxquels des parents intelligents et honnêtes refusent toujours de se soustraire, sous peine d'être indignes de leur mission si belle, si noble, si sublime!

Donc, quels que soient les états d'âme par lesquels passent les enfants, toujours les parents qui ont conscience de leurs obligations domestiques, doivent se réformer eux-mêmes pour empêcher leurs enfants de se déformer, et toujours ils doivent refaire leur propre éducation s'ils veulent travailler efficacement à celle de leurs enfants. Je n'insiste pas, je crois avoir démontré cette vérité par un nombre suffisant d'exemples.

III.

Je voudrais maintenant, pour compléter cette causerie, sortir des cas particuliers et des analyses psychologiques minutieuses, et résumer, dans une courte synthèse, quelques observations générales sur la question de l'éducation; elles ne feront que confirmer la thèse que nous étudions.

D'abord, un fait frappant, pour tous ceux qui font de l'éducation pratique, c'est qu'en éducation il n'y a pas de règles absolues et uni-

¹⁾ Ch. Recolin (Jean Honcey), *Revue bleue*, 9 sept. 1893, p. 336.

²⁾ *Ibid.*, p. 338.

formes, en ce sens qu'il est impossible de traiter tous les enfants de la même manière, de les soumettre tous au même moule, de les plier tous au même régime. Tel enfant est doux, et le traiter sévèrement serait l'intimider et même l'hébéter; tel autre est prétentieux et arrogant, et le traiter avec faiblesse serait le fortifier dans ses défauts. Il en est un peu des enfants comme des chevaux: à celui-ci le plus léger frôlement du fouet suffit pour qu'il s'emporte, tant il est sensible et fougueux; à celui-là il faut des coups même répétés, pour le tirer de sa paresse et le faire marcher. Les parents qui ont fait ces expériences, en tirent comme conséquence, s'ils sont logiques, qu'ils doivent, non pas être cassants et uniformes sous prétexte de justice et d'impartialité, mais se varier eux-mêmes, s'assouplir, se dédoubler, se multiplier, en un mot se faire tout à tous, „suavement et fortement“. C'est toujours le même père et la même mère, avec la même bonté visant au même but, mais employant l'un et l'autre des moyens différents selon les sujets, selon les circonstances et selon les résultats. Il n'y a pas contradiction dans ces variations sur le même thème, il y a sagesse et harmonie, esprit et bon sens, désintéressement, justice et amour. Or, qui ne voit que les parents se grandissent eux-mêmes moralement, lorsqu'ils savent s'élever à de tels procédés, qui exigent avant tout une parfaite abnégation de soi et un entier dévouement au bien même des enfants?

Ensuite, un autre fait non moins frappant en matière d'éducation, c'est que le cerveau de l'enfant est tout d'abord, je ne dirai pas vide, mais malléable, et qu'il accepte très facilement tout ce qu'on lui suggère; qu'il pense aisément ce qu'on lui fait penser, et qu'il devient ainsi peu à peu ce qu'on lui dit qu'il est, et non ce qu'on lui dit qu'il doit être. Dites-lui souvent qu'il est gourmand, il le deviendra; répétez-lui qu'il est généreux, il finira par le croire et par le devenir. „Soupçonnez l'enfant, a dit encore M. Recolin, c'est le corrompre; lui attribuer un défaut, c'est le lui donner; lui reprocher d'être maladroit, menteur, c'est le rendre plus maladroit et plus menteur encore. Au contraire, déclarer qu'il est incapable de cacher la vérité, qu'il saura toujours se tirer d'affaire, c'est le rendre véridique et avisé. Il faut donc le supposer aussi bon qu'on souhaite qu'il soit, pour qu'il le devienne. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut expliquer la vigueur morale des premiers calvinistes, qui paraît une conséquence inattendue de leur doctrine de la prédestination, doctrine bien faite logiquement pour paralyser la volonté. Cette vigueur était un effet d'auto-suggestion. A force de se croire prédestinés au bien, les calvinistes du seizième siècle s'y déterminaient.“¹⁾

¹⁾ Ibid., p. 339.

Or, des parents, qui, sans flatter aucunement leurs enfants, s'ingénient ainsi à leur suggérer habilement, finement, délicatement, toutes les bonnes qualités qu'ils veulent développer en eux; des parents qui s'imposent cette tâche si difficile et où il faut tant d'élevation d'esprit; des parents qui, sans relâche et sans défaillance, persévèrent dans un tel labeur, dans une telle lutte, jusqu'à ce qu'ils aient vaincu l'ennemi, croyez-vous qu'ils ne soient pas les premiers à bénéficier de ces suggestions bienfaisantes et que celles-ci ne deviennent pas pour eux, peu à peu, de véritables auto-suggestions? Evidemment, celui qui fait du bien à autrui en est toujours récompensé, même sans qu'il y songe, en se faisant ipso facto le même bien à lui-même.

Ce n'est pas tout. Les parents perspicaces remarquent bien vite que la maladie presque générale de notre temps est l'impressionnabilité; que nous sommes tous en effet plus ou moins à la merci de nos impressions, quelles qu'elles soient; que tout ce qui vient du dehors a sur nous une influence démesurée; en un mot, que nous sommes des impressifs. Cela est si vrai que les écrivains les plus à la mode aujourd'hui sont les impressionnistes, que les peintres les plus vantés sont encore les impressionnistes, etc. Nous sommes comme des navires auxquels il manque le lest et le gouvernail et qui se meuvent au gré des vents et des flots, au gré surtout de leur propre force motrice, sans guide et sans frein. Nous sommes, en un mot, trop souvent, les jouets de nos impressions, nous nous dirigeons arbitrairement, capricieusement. Comment dès lors les enfants et les jeunes gens, qui sont déjà capricieux par eux-mêmes et par suite de leur jeune âge, ne le deviendraient-ils pas plus encore dans un tel milieu social? Evidemment le mal ne peut qu'empirer, et ce qui n'est d'abord qu'une imperfection de l'âge peut devenir, si les parents n'y prennent garde, un vice d'éducation et de seconde nature. Donc les parents devront réagir contre cette tendance à la passivité, contre ce laisser aller pernicieux; ils feront en sorte que leurs enfants s'habituent à triompher des premières impressions, à les raisonner, à n'accepter des influences du dehors que celles qui sont sensées, rationnelles, vraiment sages. Et, pour cela, ne devront-ils pas s'efforcer d'acquérir d'abord pour eux-mêmes la grandeur morale et la possession de soi qui leur sont nécessaires pour une telle œuvre? Assurément, on ne convainc et on ne persuade bien que par l'exemple.

C'est alors qu'ils remarqueront plus que jamais qu'en éducation, comme d'ailleurs dans toutes les choses de la vie, tout s'obtient par l'effort et que rien ne se fait sans effort. L'effort, voilà la grande loi. Comment avons-nous conscience de notre individualité et de notre propre conscience?

Par l'effort et par l'effort seulement. Là où cesserait l'effort, là commencerait la mort; c'est l'effort qui fait vivre, c'est l'effort qui crée, c'est l'effort qui développe et qui grandit: là est toute l'éthique, toute l'esthétique, toute la vie, toute l'éducation. Les parents qui comprennent cette vérité élémentaire et capitale, commenceront évidemment par se l'appliquer à eux-mêmes; car ils ne sauraient exiger de leur enfant que celui-ci fasse des efforts dont ils seraient eux-mêmes incapables. Les voilà donc placés, par la force même des choses, dans la nécessité de vivre pour leur propre compte d'une manière normale, logique, féconde.

Un autre point à noter aussi, en matière d'éducation, c'est que, si chacun doit vivre par l'intelligence, il ne faut pas que chacun ne vive que par l'intelligence. L'intelligence est nécessaire, oui, mais elle est loin d'être tout. Que de perturbateurs, que de gredins, que de criminels sont intelligents, très intelligents et même savants! Louons l'intelligence, mais l'intelligence unie aux autres énergies humaines, au cœur, à la volonté, à la conscience, à l'amour, à la bonté, à la justice, au dévouement. Que de jeunes gens intelligents qui manquent de respect à leurs parents, et qui, par leur désobéissance, par leur impertinence, par leur inconduite, assombrissent et même empoisonnent la vie de leurs parents! Que de parents qui désireraient, dans le secret de leur cœur, que leurs enfants eussent un peu moins d'esprit et un peu plus de bonté, de délicatesse et d'égards! Donc, dans un tel état de choses, les parents qui sont sincères avec eux-mêmes et avec leurs enfants, ne peuvent que s'améliorer en se moralisant et en développant, chez eux aussi, les facultés autres que l'intelligence.

Une autre observation qu'ils feront certainement, c'est que l'enfant, à mesure qu'il grandit, qu'il prend possession de lui-même, qu'il développe son propre moi, devient personnel et autonome. L'autorité des parents, qui était grande vis-à-vis de l'enfant, s'amoindrit considérablement vis-à-vis du jeune homme devenu indépendant; elle n'est même plus guère qu'une influence morale qui sans doute à toujours le droit d'exiger le respect et l'amour, mais qui ne peut plus exiger la stricte soumission. Il faut que les parents comprennent ce changement et qu'ils se résignent à s'appliquer le mot de Jean-Baptiste: „Il faut qu'il grandisse, lui, et que moi je diminue.“ Cette diminution de l'autorité et même de l'influence est quelquefois pénible. Cet effacement de soi exige de la résignation et de la modestie, une force de raison et de caractère moins commune qu'on ne pense; il apprend aux parents qu'en avançant en âge, ils doivent se faire humbles, se convaincre que l'homme est en soi un être faible, que sa force du moins n'est ni en lui-même, ni dans les autres hommes, ses

semblables, mais en Dieu, en celui qui est la fin de toutes choses et vers lequel nous nous hâtons tous, la vie présente n'étant qu'un mouvement entre la naissance et la mort, un acte qui part du créateur et qui se termine au juge.

Mais sans entrer dans ces réflexions philosophiques et pour nous renfermer dans les limites pédagogiques de notre sujet, disons encore qu'à mesure qu'un enseignement s'élève, il doit se simplifier. Tout d'abord, ce sont détails sur détails, faits sur faits. Mais plus on a l'intelligence de ces détails et de ces faits, plus on voit ce qu'ils ont de commun entre eux; et alors on les relie, on les généralise, on arrive à ces vérités générales qui contiennent les vérités de détail et qui constituent la philosophie des choses. De même que les bons maîtres enseignent de cette façon et non en multipliant toujours davantage les particularités, ainsi les parents judicieux élèvent de cette manière, en simplifiant toujours davantage l'éducation et la vie. Ils évitent, par conséquent, toujours de plus en plus ces complications dans lesquelles se complaît la fausse civilisation; ils préfèrent toujours davantage cette clarté simple des vérités pures aux artifices de l'étalage et de la pompe; ils s'habituent à voir toujours mieux et à aimer toujours plus fermement ce qui est, et non ce qui trompe. Or qui ne voit que ce sont là des conditions extrêmement favorables pour donner à son être moral la dignité qu'il comporte et la perfection à laquelle il peut atteindre?

Et puis que de patience ne faut-il pas pour élever les enfants, pour les suivre attentivement et consciencieusement depuis le berceau jusqu'à la maturité? Que de soucis, que de tourments, que de réflexions, pour savoir ce que l'on doit faire, ce qui est le plus utile et le meilleur! C'est dans ce creuset chauffé par l'amour et entretenu par la sagesse, que les parents refont, pour ainsi dire, leur propre éducation et donnent à leurs pensées et à leurs sentiments toute l'ampleur possible.

L'expérience apprend aussi aux parents qui savent observer et réfléchir que la méthode d'objurgation en éducation, méthode qui consiste à crier du matin au soir contre les enfants en défaut, à lancer contre eux d'une voix courroucée de continuelles observations accompagnées de menaces, produit très rarement de bons résultats, et, au contraire, qu'elle en produit presque toujours de très mauvais. Les enfants, en effet, s'habituent vite aux colères des parents, et les gros éclats de voix de ceux-ci finissent par ne plus les toucher du tout. De plus, comme il est rare, lorsqu'on gronde sans cesse, que l'on ne tombe pas soi-même dans le ton commun et les propos communs, il arrive que les parents qui pratiquent cette triste méthode donnent précisément à leurs enfants

ce ton vulgaire et ces manières grossières dont ils veulent les corriger. Dès lors les parents intelligents s'empressent, après expérience, de renoncer à ces procédés déplorables, de recourir à des remontrances plus calmes, dans lesquelles ils sont forcés de se posséder davantage eux-mêmes, et de déployer les ressources intérieures de leur âme, les forces d'esprit, d'ingéniosité, de cœur, de conscience, d'énergie délicate et supérieure, dont ils sont capables. N'est-ce pas là un immense progrès moral qu'ils réalisent à leur propre avantage? Rappelons-nous toujours ces deux mots-programmes : *Suaviter et fortiter*, *suavement et fortement*.

Enfin, il est également certain que les parents ne doivent élever un enfant ni pour eux-mêmes, ni pour lui-même. Je m'explique. L'égoïsme des parents est aussi fatal, en éducation, que l'égoïsme de l'enfant. Les mères élèvent souvent leurs enfants pour elles-mêmes; elles veulent qu'ils soient ce qu'elles désirent, médecin, avocat, pasteur, etc., suivant leurs préférences à elles, et non selon leurs dispositions à eux. C'est une mauvaise éducation. L'autre erreur que j'ai indiquée, consiste à élever un enfant pour lui-même, à faire de lui un centre, le centre de sa famille d'abord, et plus tard le centre de la société. On lui dit : „Mon ange, mon trésor, ma vie, mon amour, mon tout“ etc.; on dispose les choses de la famille, on règle l'emploi des journées uniquement de manière à lui plaire et à tout sacrifier à son bon plaisir. Evidemment c'est lui donner la plus mauvaise éducation qui se puisse imaginer, c'est l'aimer très mal, c'est faire de lui un capricieux, un orgueilleux, un tyran. Donc les parents qui veulent avant tout le bien de leurs enfants, je ne dis pas leur plaisir dans le présent, mais leur bien dans l'avenir, doivent sans cesse avoir sous les yeux ce double péril et ce double devoir; ils doivent sans cesse s'efforcer d'éviter celui-là et de pratiquer celui-ci. Or, de tels efforts, si ardu, si nobles et si constants, sont bienfaisants; ils impliquent un perpétuel renoncement à sa propre satisfaction, un perpétuel dévouement, une perpétuelle acceptation de tout ce que la raison dit être vrai, être beau, être bien. Une telle vie, je n'hésite pas à le dire, serait une vie d'héroïsme, si elle n'était aussi une vie de bonheur, suivant ce jeu de mots, ou plutôt suivant cette grande parole de St-Augustin : „*Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur*; là où l'on aime, on ne souffre pas; ou si l'on souffre, on aime sa souffrance.“

Peut-être me direz-vous alors : Mais si l'on ne doit élever ses enfants ni pour eux, ni pour soi, pour qui et pour quoi faut-il donc les élever? Cette question est trop vaste pour que je puisse y répondre aujourd'hui; c'est toute une conférence nouvelle qu'il faudrait faire. Je me borne à répondre en trois mots : Il faut élever ses enfants pour Dieu, pour l'hu-

manité, pour la patrie: — pour Dieu, qui est la vérité même, la beauté même, le bien même; donc élever des enfants pour Dieu, c'est en faire des hommes loyaux et avides de lumière, des hommes généreux et avides d'idéal, des hommes justes et avides de sainteté; — pour l'humanité, qui est la grande famille, dont tous les membres sont frères, étant tous les enfants du même Dieu; donc élever des enfants pour l'humanité, c'est en faire des frères, des hommes essentiellement compatissants et bons; — pour la patrie, qui, dans la grande et vaste humanité, est une petite humanité, sinon toujours choisie, du moins plus rapprochée et plus intime; donc élever des enfants pour la patrie, c'est en faire des citoyens obéissants et dévoués, obéissants aux lois du pays, dévoués aux intérêts de la nation.

Eh bien! n'avais-je pas raison de vous dire, au commencement de ce discours, que plus les parents élèvent leurs enfants, plus ils s'élèvent eux-mêmes; et que, s'il est vrai de dire que les enfants sont élevés par leurs parents, peut-être est-il encore plus vrai de dire que les parents sont élevés par leurs enfants?

E. Michaud.
